N.° 4.

ESSAI
SUR
LA MÉNESPAUSIE,
OU
CESSATION DES MENSTRUES.

Tribut Académique,

PRÉSENTÉ ET PUBLIQUEMENT SOUTENU
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,
LE 9 JANVIER 1824;

Par JEAN-CLAUDE GIRAUD,
De VALBONNE, département du Var.

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Propter solum uterum, mulier est id quod est.
VAN-HELMONT.

A MONTPELLIER,
Chez JEAN MARTEL AÎNÉ, Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, N.° 62.

1824.

AU PROTECTEUR DES SCIENCES MÉDICALES,

A

Monsieur LORDAT,

Doyen et Professeur de la Faculté de Médecine de Montpellier, Médecin de la Maison centrale de la même ville, Associé de l'Académie royale de Médecine.

Hommage rendu aux talens les plus distingués.

J.-C. GIRAUD.

Au Meilleur des Pères ;

CLAUDE GIRAUD, Chirurgien,

Et à la plus tendre des Mères,

SOPHIE GIRAUD, NÉE PERISSOL.

Après toutes les peines et soins que vous avez eus pour me sauver d'une enfance orageuse, et les nombreux sacrifices que vous n'avez cessé de faire pour m'élever à l'état où je suis parvenu, c'est avec le dévouement le plus filial que je contracte en ce moment la douce obligation de m'occuper sans cesse de votre bonheur et de la conservation de vos jours.

A MON FRÈRE,

A MA SŒUR,

ET A MON BEAU-FRÈRE.

Unis par les liens de l'amour fraternel, vos noms seront toujours chers à mon cœur, et la preuve des sentimens que je vous témoigne dans cette occasion, ne finira qu'avec ma vie.

J.-C GIRAUD.



ESSAI

SUR

LA MÉNESPAUSIE,

OU

CESSATION DES MENSTRUES.

LE cours de la vie humaine comprend quatre grandes époques qui sont : l'enfance, la puberté, l'adolescence et la vieillesse. Suivant l'ordre des lois physiologiques qui gouvernent le système général de l'économie animale, chacun de ces âges porte avec lui son caractère et ses fonctions particulières. La différence qui existe entre ces divers états de la vie prouve, que pour parvenir à la fin de sa course, l'homme est soumis à une chaîne d'évènemens physiques, tendant à donner des formes successives à la nature de sa constitution. Parmi ces quatre périodes bien distinctes, la vieillesse, chez les femmes, est une de celles qui mérite spécialement l'attention du médecin, par l'importance des phénomènes qui ont coutume de la signaler. Cette époque nous ayant paru d'un haut intérêt, autant sous le rapport de la sience que du sexe qui la concerne, nous allons en tracer le tableau

sous une dénomination, fondée sur le résultat d'un de ses premiers changemens (1), et présenter ensuite quelques considérations sur le régime qui convient aux femmes de cet âge.

La femme, après avoir parcouru les premières périodes de la vie, arrive insensiblement au terme de la fécondité, et c'est à cette époque, trop justement désignée sous le nom d'âge critique, qu'elle a le plus souvent à redouter des chances bien pénibles. La conséquence des évènemens propres à cette révolution est telle, qu'il ne s'opère jamais de changement notable dans les fonctions de l'économie animale, sans qu'il se fasse connaître par des phénomènes sensibles et plus ou moins à craindre. Le phénomène le plus important et qui caractérise essentiellement l'époque dont nous parlons, est la cessation d'un flux sanguin, appelé du nom de règles ou menstrues. Ce flux inhérent à la constitution et à l'organisation de la femme, puisqu'il a son siége dans la matrice, après avoir rempli sous une marche périodique des fonctions sexuelles auxquelles il avait été appelé, finit par disparaître insensiblement lorsque le temps voulu par la nature est arrivé. Cette cessation, souvent accompagnée d'orages, devient une crise pour beaucoup de femmes. Les variations auxquelles elles sont si sujètes, et les révolutions physiques qu'elles ont éprouvées pendant les trois périodes qui viennent de se passer, amènent à la possibilité des dérangemens qui, pour nous servir des mêmes expressions de M. Petit-Radel, leur rendent presque inabordable le port de la vieillesse. Indépendamment des motifs de crainte qui doivent faire appréhender certains effets de la ménespausie, des opinions admises sur la nature des menstrues ont donné naissance à des préjugés qui n'ont servi qu'à jeter le trouble parmi un sexe trop crédule. A ce sujet, on a regardé l'écoulement des menstrues comme l'éva-

---

(1) Le mot ménespausie ou ménopause, de μήνης, mois, et de παυσις, cessation, établi par M. de Gardanne, m'ayant paru le plus convenable sous le rapport de son étymologie, j'ai cru l'employer de préférence à toute autre dénomination.

cuation d'un sang morbifique, utile au maintien de la santé, et dont la cessation ne peut qu'exciter des désordres dans tout le corps. Contre ce même rapport fait par des praticiens distingués qui ont victorieusement combattu toutes ces opinions, il est une vérité maintenant reconnue, et dont les femmes ne sauraient être trop bien instruites, dit M. Fothergill : que les menstrues ne proviennent que de la surabondance d'un sang vital, n'ayant aucune qualité délétère, hormis les cas de maladies, et par cela même peu susceptible d'occasioner le moindre dérangement. Au reste, comme nous l'avons déjà fait observer, les menstrues n'ayant été établies que pour aider aux fonctions des organes générateurs, doivent naturellement cesser lorsque ces mêmes organes n'ont plus la faculté d'agir selon leur première destination. Partant de ce principe, nous n'entrerons pas d'autres détails sur l'histoire des menstrues.

ÉPOQUE DE LA MÉNESPAUSIE.

L'époque de la ménespausie, amenée par le produit des âges, se trouve comprise entre la 45.e et 50.e année. Cette assertion, quoique fondée, est loin de servir de règle générale pour toutes les femmes, attendu qu'un grand nombre de causes peuvent accélérer ou retarder cette révolution. La variété des faits qu'on rencontre sur cette matière, produits par des observations dignes de foi, prouve que l'écoulement des menstrues peut se terminer à l'âge de 30, 35 ans, ou se prolonger au-delà de 55, 60 et même 70 ans. Lamotte a vu une femme qui cessa d'être réglée à l'âge de 34 ans. M. Gardien, dans son Traité des Accouchemens, à l'article *Cessation des menstrues*, dit avoir connu une femme, âgée de 75 ans, être encore soumise au flux périodique des menstrues. L'impossibilité d'assigner une époque fixe à la ménespausie, se trouve encore démontrée par la diversité des tempéramens, le genre de vie et de maladies que les femmes ont contractées, et par l'influence des climats qu'elles habitent. Pour admettre cependant quelque chose de certain sur cette partie de la science, nous dirons, comme M. de Gardanne,

« qu'en général la cessation des menstrues est toujours en rapport de son apparition (1) »

Sans entrer dans une foule de rapports touchant les causes de la ménespausie, que des savans ont cherché à expliquer à l'aide de théories plus ou moins séduisantes, nous pensons, avec M. Jallon, qu'elles ne sont dues qu'aux effets successifs des puissances organiques dont l'essence sera toujours inconnue au pouvoir du médecin observateur.

SIGNES DE LA MÉNESPAUSIE.

Dès que la ménespausie est sur le point d'arriver, l'écoulement périodique des règles change peu à peu l'ordre du temps qu'il avait coutume de paraître, et l'irrégularité qui le remplace forme un de ses premiers signes. Les changemens qui se font observer sur la durée et la quantité de l'écoulement, sont encore des signes qui se rattachent à celui que nous venons de désigner. En effet, les menstrues qui pendant la force de leur établissement se prolongeaient au-delà de sept à huit jours, durent à peine deux ou trois ; et leur quantité qui autrefois était assez considérable, se trouve diminuée de beaucoup. Quelquefois la quantité des menstrues devient immodérée, pour lors il faut les regarder comme un accident dépendant de quelque cause morbifique. Le gonflement du ventre, souvent accompagné des signes de la grossesse, se fait remarquer après la cessation des menstrues : dès-lors les femmes se persuadent qu'elles sont enceintes de nouveau et se traitent en conséquence. Le peu de croyance qu'on doit attacher à une pareille idée, est justifié par les changemens qui surviennent à l'état flatulent du ventre ; en effet, ce gonflement qui est très-considérable le soir, est à peine sensible le matin. Sans porter toutefois un jugement trop certain, il est des cas où la grossesse peut exister, lorsque les menstrues ont cessé tout-à-coup, et à un âge où la femme peut encore concevoir : pour lors il faut attendre que le temps vienne le prouver. Après que tous ces signes ont eu lieu, au point que les règles ont totalement disparu,

(1) De Gardanne, de la Ménopause, ou âge critique des femmes.

l'utérus, qui a été le théâtre de cette opération, est soumis à un écoulement blanc, peu à craindre, et qui n'est autre chose qu'un produit nécessaire de la cessation des menstrues. Outre les phénomènes que nous venons d'observer sur l'état des règles au moment où elles tendent à leur fin, il est d'autres changemens qui arrivent dans le système physique et moral de la femme, et qu'il importe de faire connaître.

La femme, arrivée à l'époque ordinaire de la ménespausie, que nous regardons comme le commencement de sa vieillesse, éprouve d'abord de l'affaiblissement dans ses forces physiques; la fraîcheur de son teint disparaît peu à peu; ses traits s'effacent, et tous les charmes dont elle était si jalouse, reçoivent également l'empreinte des années qu'elle vient de parcourir; le tissu cellulaire et la peau tombent dans un état de relâchement; les mamelles s'affaissent, et perdent pour jamais leurs formes arrondies; les organes reproducteurs, frappés du sceau de l'impuissance, n'ont plus aucun droit au grand œuvre de la génération: l'utérus qui est l'organe dominant, ne jouissant presque plus de cette sensibilité et de cette contractilité qui lui donnaient un empire assez étendu sur plusieurs fonctions de l'économie, se resserre, se fronce; ses vaisseaux s'affaissent, se rapetissent, et n'étant plus à même de recevoir le sang qui constituait les menstrues, tout rentre pour ainsi dire dans son premier état d'inaction, et c'est de là que provient l'origine de la ménespausie. Ces changemens successifs impriment un nouveau caractère à la constitution des femmes, et un mode particulier à leur existence; c'est ce qui a fait dire à M. Jallon: « les femmes cessent de vivre « pour l'espèce, et ne vivent plus que pour elles (1). » Dès ce moment, les goûts et les habitudes changent, et la femme semble se rapprocher en tout du caractère de l'homme.

La nature conduisant par de sages procédés le travail de la ménespausie, le met au rang des phénomènes essentiels à la vie, de manière qu'on doit le considérer comme un effet immédiat des lois

(1) Jallon, Essai sur l'âge critique des femmes.

organiques du corps, et principalement de la matrice. Dans ses rapports avec les lois naturelles qui soutiennent l'harmonie de toutes les fonctions, la ménespausie procure des bienfaits auxquels les femmes doivent la conservation de leur santé, et l'assurance d'une longue vieillesse.

Rappelant en quelques mots les avantages de la ménespausie, nous dirons que des femmes douées d'une bonne constitution franchissent cette époque sans éprouver le moindre accident ; d'autres, après avoir été épuisées par des évacuations abondantes des règles, par de nombreux accouchemens, ou par des maladies de longue durée, reprennent de la vigueur après la cessation des menstrues, et l'état satisfaisant de leur corps amène une santé qui n'avait pas encore paru.

S'il est des femmes qui peuvent se louer des bons effets de la ménespausie, il en est qui n'ont pas un sort si heureux, lorsqu'elle prend un caractère contre-nature ; plusieurs éprouvent différentes maladies, dont les unes sont simples et purement sympathiques, tandis que d'autres dégénèrent souvent en vice organique très-à craindre. La nature de ces maladies tient à l'influence du tempérament, au genre de vie, aux affections antérieures que les femmes ont contractées et aux modifications que certains organes éprouvent. Les tempéramens qui ont le plus à craindre, sont ; le sanguin, le lymphatique et le nerveux. Les femmes d'une constitution sanguine sont exposées à tous les accidens de la pléthore, aux maladies inflammatoires, aux fluxions sanguines, aux hémorrhagies de la matrice et de plusieurs autres organes, et sur-tout aux hémorrhoïdes. Cette maladie dépend de ce que le sang étant en trop grande abondance, et ne pouvant être évacué par les vaisseaux de la matrice à cause de leur manque d'action, se porte sur les veines hémorrhoïdales pour être expulsé au dehors. Cette évacuation prend souvent un ordre périodique semblable à celui des menstrues, et devient pour lors un bienfait de la nature. Les femmes d'un tempérament lymphatique sont sujètes aux douleurs rhumatismales ou de nature cancéreuse, à la leucorrhée, aux maladies du système glandulaire, aux éruptions cutanées, etc.

Le tempérament nerveux est un de ceux les plus exposés aux maladies de la ménespausie: la preuve est fondée sur le pouvoir que le système nerveux a sur plusieurs organes, et principalement sur la matrice. Les femmes de ce tempérament sont souvent tourmentées par des douleurs spasmodiques dans le ventre, sont sujètes aux convulsions, à l'hystérie et aux hémorrhagies spasmodiques de la matrice.

Le genre de vie passé offre des considérations touchant les causes qui peuvent favoriser les accidens ou maladies de la ménespausie. Les femmes de la ville qui ont vécu au sein de la mollesse et de l'oisiveté, sont exposées à une foule d'accidens que n'ont pas autant à redouter les femmes de la campagne, qui ont mené une vie simple et laborieuse. Des affections de diverse nature sont le partage de celles qui ont passé leur jeunesse dans l'intempérance et les plaisirs de l'amour; il en est de même des femmes célibataires, elles sont sujètes à des pertes fréquentes et aux maladies cancéreuses.

Les maladies qui ont eu lieu avant l'époque de la ménespausie, sont d'un mauvais augure; car, « c'est par le développement des « maladies intérieures, que les femmes ont le plus à craindre » (1). Les femmes qui ont été sujètes aux fluxions, aux rhumatismes, qui ont été atteintes d'un virus ou de quelque maladie chronique, sont dans le cas de voir renaître certaines de ces maladies. Celles qui ont eu des grossesses pénibles, des accouchemens laborieux, des fausses couches, et qui n'ont pas allaité leurs enfans lorsque rien ne s'y opposait, sont exposées, pour la plupart, à des accidens et à des maladies sans nombre.

En examinant chez la femme les organes qui peuvent être les plus affectés, il n'en est pas de plus particuliers que l'utérus et ses dépendances; ceci est d'autant plus vrai, que c'est sur ces mêmes organes que reposent tous les principaux phénomènes de la ménespausie; aussi Hippocrate a dit avec raison (2) : *propter uterum mulier tota morbus est...... Uterus sexcentarum ærumnarum in*

---

(1) De Gardanne, De la ménopause, ou âge critique des femmes.

(2) *Democ. ad Hipp. De naturâ humanâ.*

mulieribus causa. Les maladies qui attaquent l'utérus, sont : des inflammations aiguës ou chroniques, des hémorrhagies ordinairement passives, dues souvent à une affection spasmodique ou à l'atonie, l'engorgement ou l'endurcissement des parties qui le composent, les polypes, les ulcères, le squirrhe, le cancer, l'hydropisie, les hydatides, l'hématopisie, la tympanite, etc. Pour les autres organes, ce sont les maladies des trompes, des ovaires et des mamelles, puisqu'elles sont une suite dépendante du système utérin.

D'après les considérations que nous venons d'établir, on voit que la ménespausie peut donner lieu à des maladies générales de tout le corps, et à des affections locales de l'appareil utérin. Comme ce serait entreprendre un sujet trop vaste et au-dessus de nos forces si nous voulions entrer dans la description et le traitement de toutes les maladies qui peuvent attaquer les femmes à l'époque de la ménespausie, nous allons nous occuper simplement des accidens les plus ordinaires, et présenter à la suite les moyens thérapeutiques pour les prévenir ou les combattre.

ACCIDENS DE LA MÉNESPAUSIE.

Les accidens ou maladies les plus ordinaires de la ménespausie, proviennent toujours de la surabondance du sang et de son écoulement immodéré, occasioné par différentes causes. Par la prédominance du système sanguin, qui est très-ordinaire après la cessation des menstrues, le plus grand nombre de femmes éprouvent tous les symptômes d'une pléthore bien caractérisée, tels que des éblouissemens, des vertiges, des douleurs de tête, des feux ou bouffées de chaleur, des ardeurs vagues et irrégulières dans différentes parties du corps, de la pesanteur dans les cuisses, dans les jambes, de la difficulté dans la respiration, des palpitations de cœur, des insomnies fréquentes accompagnées de rêves fatigans ; plusieurs ont les articulations gonflées, souvent douloureuses et enflammées ; d'autres éprouvent des douleurs inflammatoires dans le ventre, dans la matrice, des fluxions sanguines, des hémorrhagies fréquentes de l'utérus, et

autres effets de la pléthore. Pour combattre tous ces accidens, on emploie la saignée du bras comme moyen le plus efficace pour calmer les effets du sang. Cette saignée, faite à temps, doit être réitérée suivant le besoin, et à mesure qu'elle devient moins urgente, on ne la pratique qu'à des intervalles plus éloignées, faisant attention que la quantité de sang qu'on évacue chaque fois soit modérée. Il arrive souvent que les symptômes de la pléthore, après avoir disparu, se reproduisent avec une nouvelle intensité à des époques plus ou moins fixes, et sur-tout vers le temps où les menstrues avaient coutume de paraître; pour lors, la femme a des chaleurs et des feux qui se succèdent, et sont remplacés par des sueurs momentanées, elles éprouvent plus de malaise après leurs repas, lorsqu'elles sont dans un appartement chaud ou dans leur lit. Dans ces circonstances, il faut tirer cinq ou six onces de sang pour calmer la violence des symptômes, et on a recours à ce moyen tous les deux, trois, quatre mois, afin de prévenir les mêmes accidens qui pourraient avoir lieu dans la suite. La négligence d'une évacuation aussi essentielle, qui aurait dû se faire vers les différentes périodes destinées autrefois à l'écoulement des menstrues, est cause que des femmes éprouvent des pertes considérables (nous voulons parler du flux immodéré). Cet accident arrive à celles qui sont douées d'une constitution sanguine, qui font bonne vie, qui sont sujètes à des évacuations abondantes, et aux effets généraux de la pléthore. Pour remédier à un pareil accident, où il faut autant que possible modérer l'écoulement et lui donner une marche plus régulière, on emploie la saignée, si les forces de la malade le permettent; dans le cas contraire, on a recours aux astringens ou bien à des doux laxatifs, aux boissons rafraîchissantes, aux anodins, au repos et à un régime convenable. L'accident dont nous venons de parler arrive quelquefois à des femmes douées d'une extrême irritabilité, sans être d'une constitution sanguine; comme la cause en est due le plus souvent à une faiblesse générale ou à quelque affection spasmodique de l'utérus, plutôt qu'à un surcroît d'action dans le système sanguin: la saignée, dans ce cas, augmenterait inévitablement la maladie; par conséquent,

il vaut mieux employer les anodins, le repos, les toniques en petite quantité, une diète légère et nutritive, pour soutenir les forces de la malade afin qu'elle puisse supporter l'évacuation avec moins de peine.

D'après des opinions peu fondées, il est des personnes qui redoutent l'emploi de la saignée. En nous appuyant des conseils de plusieurs auteurs recommandables, tels que Astruc, Barthez, Petit-Radel, nous regardons la saignée du bras comme le moyen le plus avantageux contre les accidens de la pléthore et pour prévenir des pertes dues à un excès de force. Hors de là, il est des circonstances où il faut s'en abstenir. La saignée du pied, recommandée par Mauriceau et autres auteurs distingués, n'offre pas les mêmes avantages que la saignée du bras. Par son action révulsive, elle peut occasioner l'engorgement de la matrice et amener des pertes très-graves. Les sangsues appliquées à la vulve ou à l'anus ont le même inconvénient que la saignée du pied lorsqu'il y a signe d'hémorrhagie : appliquées aux aînes, elles sont plus utiles pour diminuer la douleur des lombes, de l'hypogastre ou des cuisses, et combattre en même temps l'irritation de la matrice. Dans le cas d'inflammation de cet organe, on emploie les injections dans le vagin, et les fomentations émollientes sur le bas-ventre.

Vers l'époque de la ménespausie, ou quelque temps après, certaines femmes voient reparaître des maladies auxquelles elles avaient été sujètes et qui agissent avec assez d'intensité. Ces maladies, comme nous l'avons fait observer, sont des douleurs rhumatismales, ou de nature cancéreuse, des fluxions, des éruptions cutanées, des gonflemens glanduleux, des ulcérations, etc. Pour les combattre, on se sert du vésicatoire, du cautère ou du séton, suivant la nature de la maladie et les vues qu'on doit remplir. Si la femme est atteinte d'une fluxion, d'un rhumatisme, ou qu'elle éprouve des douleurs errantes dans différentes parties du corps, on emploie le vésicatoire comme agissant plus promptement. Si c'est une maladie chronique dépendante d'un vice particulier ou organique, il vaut mieux employer le cautère, parce qu'il a une action plus étendue

que le vésicatoire, et pouvant par la durée de ses effets détruire entièrement la cause de la maladie. Il en est de même du séton, mais on s'en sert plus rarement à cause de la répugnance que les femmes apportent dans son emploi. Lorsque par un produit heureux des puissances organiques il s'est formé un égoût naturel dans quelque partie du corps, on doit se garder d'en troubler les effets par l'emploi inconsidéré de quelque remède; et s'il venait à manquer, il faut y suppléer par les moyens artificiels que nous venons d'indiquer. Les bains généraux, les frictions sèches, sont utiles pour entretenir la souplesse de la peau et favoriser l'exhalation cutanée. Par leur usage bien appliqué, on combat avantageusement le spasme, la roideur des membres, des articulations, et le prurit que les femmes éprouvent dans certains cas.

Remèdes internes. De tous les remèdes internes qu'on a préconisés contre les accidens de la ménespausie, il n'en est pas qui aient autant prévalu que les purgatifs. Les femmes y ont tellement attaché de l'importance, qu'elles en ont abusé au détriment de leur santé. Quoique des anciens praticiens les aient fait adopter dans des temps plus favorables à leur manière de penser, il en est que l'expérience rejette dans beaucoup de cas, et comme le dit M. Gardien (1), « à cause de la grande susceptibilité de la femme et de la fréquence des maladies abdominales dépendantes de trop d'irritation », nous citerons à ce sujet certains purgatifs, tels que les préparations aloétiques et autres remèdes échauffans et drastiques, que M. Fothergill désapprouve avec juste raison. Par conséquent, mettant de côté tous ces remèdes qu'une saine pratique doit toujours réprouver, il est des circonstances où des purgatifs choisis sont de toute nécessité, lorsqu'il y a constipation ou qu'il faut détruire les effets d'une humeur particulière. Pour cela, on se sert des purgatifs doux, comme la manne, la casse, le tamarin, les décoctions de pruneaux, etc., qui, avec le double avantage d'être mieux supportés des femmes d'une

(1) Traité des accouchemens, des maladies des femmes et des enfans.

faible constitution, pourront, en tenant le ventre libre, prévenir les congestions sanguines, l'apoplexie et autres accidens de la pléthore. Outre ces purgatifs, on conseille aux femmes de faire usage de temps en temps d'une infusion de chicorée, de capillaire, de thé, ou d'une faible décoction de cerfeuil, de matricaire, qui, comme légers diurétiques, pourront, par leurs effets, avoir une action salutaire sur la masse du sang.

Les lavemens émolliens, bien préférables aux lavemens purgatifs, s'emploient contre les resserremens spasmodiques du rectum, les épreintes, les ténesmes que les femmes éprouvent dans l'état de constipation. Si ces lavemens ne produisent pas tous les effets désirables, on a recours aux bains de siége recommandés par M. le Prof. Pinel.

Le quinquina comme tonique est indispensable, lorsque à la suite d'un dépérissement progressif il y a faiblesse générale, ou que la femme est atteinte d'une fièvre intermittente. A ce sujet, M. Fothergill rapporte, « qu'on a observé une fièvre intermittente dont les accès étaient réglés, être accompagnée d'un flux régulier et immodéré. En pareil cas, dit le même auteur, le quinquina, donné aussi largement qu'on a coutume de le faire dans le traitement des fièvres d'accès, remédie sûrement à ces deux maladies en même temps (1). » Dans les hémorrhagies de la matrice, dues à une cause interne ou toute autre qu'une irritation, le quinquina peut être mis en usage, « dans la vue de rompre le spasme fixe, et la concentration des forces dans cette partie (2). » Lorsque ces hémorrhagies proviennent de quelques causes irritantes qui siègent dans la matrice, le quinquina est ordinairement nuisible. Il peut être beaucoup plus utile dans celles qui sont occasionées par un état de débilité ou de relâchement de ce même organe.

Dans certaines affections spasmodiques auxquelles les femmes sont sujètes à l'époque de la ménespausie, et dans les cas d'insomnie,

---

(1) Fothergill, Conseils aux femmes de 45 à 50 ans.

(2) Vigarous, Traité des maladies des femmes.

l'opium peut avoir quelques bons effets, mais on doit l'employer avec beaucoup de réserve.

RÉGIME DES FEMMES A L'ÉPOQUE DE LA MÉNESPAUSIE.

Les femmes qui sont sur le point de perdre leurs règles, doivent veiller à leur santé en suivant strictement les lois de l'hygiène. Le premier moyen hygiénique que nous ayons à considérer est le régime. Pour établir un bon régime et en retirer tous les avantages possibles, le médecin doit auparavant connaître le tempérament, la constitution et les habitudes de la femme, afin de pouvoir coordonner, à la disposition de son état, les substances alimentaires les plus convenables. Sous ces conditions, sans lesquelles on tomberait dans des fautes graves, on peut, par un régime bien dirigé, établir les fondemens d'une bonne santé et apporter du calme à beaucoup d'infirmités. Une règle générale dans le régime, est que les femmes doivent vivre sobrement. Celles qui sont d'une constitution sanguine, doivent manger peu de viande, et se priver de celles qui sont salées, noires ou fumées. Les alimens tirés du règne végétal, ainsi que les fruits de la saison, sont préférables; il en est de même du poisson, autant qu'il est facile à digérer. D'après un conseil de M. Fothergill, les femmes qui sont souvent tourmentées de chaleur, avec menace de suffocation, peuvent retirer des avantages de la privation du souper. Les vins généreux, les liqueurs fortes et le café sont également nuisibles; les boissons rafraîchissantes, ou un peu de vin associé avec une quantité suffisante d'eau, est ce qui convient le mieux. L'usage journalier des bouillons frais, du petit-lait, et les boissons acidulées, sur-tout en été, sont, dans beaucoup de cas, indispensables aux femmes pléthoriques.

Les femmes lymphatiques, faibles de constitution, doivent user d'une nourriture succulente fournie par les meilleurs alimens, boire avec modération du bon vin, et prendre de temps en temps du café plus convenable à leur état. Les substances farineuses, de même

qu'un régime échauffant, sont contraires aux femmes d'un tempérament nerveux ; il faut qu'elles prennent des alimens de facile digestion qui ne soient pas d'un haut goût, et qu'elles soient réservées sur l'usage du vin. Indépendamment du choix des alimens et des boissons, le plus essentiel est de s'assurer du bon état des organes digestifs, sans lequel tout bon régime devient sans succès.

Les conseils que nous venons d'établir sur le régime, s'adressent particulièrement aux femmes de la ville, qui ont sans contredit plus à craindre que celles de la campagne, laissant à celles-ci le soin de retirer d'une vie simple et frugale tous les avantages qu'elle possède. « La différence que l'on observe entre elles à l'époque de la cessation des règles, devrait engager celles de la ville à moins s'écarter des mœurs naturelles, à se rapprocher de la simplicité naturelle des femmes des campagnes, dont l'oubli leur prépare par la suite tant de maux (1). »

Le sommeil ou la veille long-temps prolongés sont nuisibles aux femmes à l'époque de la ménespausie. La meilleure habitude qu'elles doivent prendre, est celle de se coucher de bonne heure, et se lever de même. Pour que le repos soit sans trouble et bon, il faut qu'elles aient des lits qui ne soient ni trop mous ni trop chauds ; les femmes doivent ensuite se couvrir modérément, éviter les habillemens trop serrés, et perdre la funeste habitude d'avoir les bras et la poitrine nus ou légèrement couverts. Les grandes assemblées, les appartemens fermés et chauds, ainsi que les endroits où l'air est vicié, sont tout autant de causes opposées à la bonne manière de vivre, si nécessaire aux femmes à l'époque de la ménespausie.

L'exercice proportionné à l'état des forces est un des premiers moyens hygiéniques pour ranimer les parties du corps, en leur donnant cette vigueur et cette souplesse qui sont de sûrs garans de la santé. Les femmes doivent s'y livrer le matin, de préférence à toute autre partie du jour, et plutôt avant le repas qu'immédiatement après. Pour seconder les bons effets de l'exercice, il faut

---

(1) Beclard, Maladies des femmes à l'époque de la cessation des menstrues.

choisir des lieux agréables et variés, et les fréquenter avec les personnes qu'on préfère. Si l'exercice à pied devient fatigant pour certaines femmes, on y suppléera par l'usage de la voiture, de la litière ou du bateau, selon les occasions.

La plupart des femmes, tourmentées par l'idée qu'elles ont d'un avenir malheureux, se le procurent le plus souvent par l'effet des passions. En éloignant toutes les causes énervantes, si opposées à leur nouvelle manière d'être, les femmes doivent mettre du calme à leurs passions, en évitant les affections tristes, de même que les sensations désagréables; fuir le jeu, les plaisirs de l'amour, et tout ce qui tend à les provoquer; chasser l'oisiveté, et passer leur temps au milieu des occupations utiles et agréables.

En terminant les considérations que je viens de présenter sur un sujet, qui, par son importance, méritait toute autre main que la mienne, j'avoue que mon travail est loin d'avoir atteint à la perfection; mais, encouragé par l'indulgence de MM. les Professeurs auxquels je soumets cette esquisse, j'espère qu'ils voudront accueillir favorablement tous les efforts que j'ai faits pour la rendre plus digne de leur être présentée.

FIN.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

PROFESSEURS

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

M. JACQUES LORDAT, *Doyen*.
M. J. ANTOINE CHAPTAL, *honoraire*.
M. J. B. TIMOTHÉE BAUMES.
M. M. J. JOACHIM VIGAROUS.
M. PIERRE LAFABRIE.
M. J. L. VICTOR BROUSSONNET.
M. G. JOSEPH VIRENQUE.
M. C. J. MATHIEU DELPECH.
M. JOSEPH FAGES.
M. ALIRE RAFFENEAU DELILE.
M. FRANÇOIS LALLEMAND.
M. JOSEPH ANGLADA.
M. CÉSAR CAIZERGUES.
M. A. SIMON DUPORTAL.

MATIERE DES EXAMENS.

1.er *Examen.* Anatomie, Physiologie.
2.e *Examen.* Pathologie, Nosologie, Accouchemens.
3.e *Examen.* Chimie, Botanique, Matière médicale, Thérapeutique, Pharmacie.
4.e *Examen.* Hygiène, Police Médicale, Médecine légale.
5.e *Examen.* Clinique interne ou externe, suivant le titre de Docteur en Médecine ou en Chirurgie que le candidat voudra acquérir.
6.e *et dernier Examen.* Présenter et soutenir une Thèse.